

60 ans déjà . . .

Une rentrée pas ordinaire

Jean-François Le Guff

Des années Impressionnables

60 ans déjà . . .

Une rentrée pas ordinaire

La rentrée scolaire d'octobre 1939 n'a pas été une rentrée ordinaire: c'était la guerre, et pour la première fois j'allais franchir la voûte d'entrée du Collège Moderne de Douarnenez, que tout le monde appelait encore l'E.P.S, l'École Primaire Supérieure.

Il faut savoir qu'en ces temps là, la scolarité primaire obligatoire était fixée légalement à 12 ans. Une dispense d'âge permettait de passer le Certificat d'Etudes Primaires à 11 ans, à condition de justifier d'un emploi dès la fin de l'année scolaire.

J'ai donc passé, dans ces conditions, mon « Certif », en juin 1939, comme inscrit maritime provisoire à bord du « Pierrette et Lili » - DZ.3147, patron Jacques VIGOUROUX, dit « An hini glaz ».

Au début de septembre 1939, les événements allaient bouleverser pour longtemps le cours de notre vie. La France entrait en guerre et nos destins d'enfants-basculaient dans une tourmente dont personne ne sortirait indemne.

Des années Imprévisibles.

En descendant la rue Yan Dargent, la petite bande de l'école Laënnec de Ploaré se demandait bien ce qu'elle allait trouver derrière les murs gris de l'E.P.S. Elle quittait une école toute neuve, inaugurée en 1938, pour rejoindre les bâtiments datés de 1888, si l'on en croyait la plaque commémorative fixée sur le fronton.

Dans la cour, surprise ! Les terreurs du Glazen étaient là ! Les gars du Rosmeur et du Guerlosquet, ceux des « baraques à Flanchec », quelques Tréboulars, la bande des Pouldavistes, tous devraient maintenant cohabiter tous les jours dans le champs clos de la cour de récréation.

Ça s'est très bien passé, d'autant plus qu'il y avait là aussi, ceux qui venaient de loin, ceux de nulle part qui arrivaient, les matins pluvieux, trempés comme des soupes, sur leurs bicyclettes, descendus de Confort, de Pouldergat ou du Juch. A eux seuls ils éveillaient la curiosité.

Un « melting pot », comme disaient les Américains, où s'échouaient les ambitions de ceux qui voulaient être marins et que la guerre rendait à l'école. Mon voisin de classe, Jacques PERNES rongea son frein en dessinant des bateaux et en regardant les « lanties » de travers. Avec d'autres, il serait un jour l'un des grands patrons mauritaniens de Douarnenez, comme Yves KERNALEGUEN, Fanch PERNES, son frère ... D'autres encore commanderaient plus tard de gros navires marchands, comme Edouard ANSQUER qui fut, un temps, pacha du « Tanio » qui sombra par la suite sous un autre commandement.

Bourses pour pouvoir continuer leurs études. Qui pouvait dire, dans les circonstances que nous vivions, au début de cet automne 1939, ce que nous deviendrions...

Aujourd'hui, 60 ans après, chacun peut regarder, par dessus son épaule, le temps passé qui a fait la trame de nos jours. Bernard BELBEOCH est devenu garagiste, Gaby LE BERRE, hélas ! disparu, a créé son entreprise de peintre en bâtiment, Jean CERBON, dont le parapluie est resté célèbre, a toujours son banc à Pouldavid ...

On s'est mis au travail

Le seuil du bâtiment franchi, sous l'œil vigilant du surveillant Yves KERREC, nous tombions sous l'autorité du directeur, Monsieur BIENFAIT, dit « Le Bouc », à cause de cette barbe noire qu'il portait, le menton volontaire et le geste sec, toujours tiré à quatre épingles. Y compris ce jour mémorable où, à la suite d'un geste maladroit qui visait le derrière de petit FERTIL accroupi où il ne fallait pas, Mr BIENFAIT s'étala de tout son long devant Mr CARNEC, Inspecteur Primaire, en tournée dans le secteur. Il ne lui restait plus qu'à secouer la poussière de son costume trois pièces pain brûlé qui avait suscité des sifflements admiratifs à son arrivée sur la cour. On a quand même beaucoup ri, même les profs qui, on le voyait bien, se retenaient avec peine. Mr CARNEC, lui, est resté imperturbable, comme s'il n'avait rien vu. Pas un mot, pas un commentaire, pas un geste. Ça ne devait pas être un marrant!

Les profs, puisqu'on en parle, étaient sympas. Au Cours Préparatoire (l'équivalent de l'actuelle 6ème) nous avions encore affaire à des instituteurs, très proches des gamins que nous étions. Je garde le meilleur souvenir de Mr PEOCH qui était d'une gentillesse extrême et qui obtenait de nous tout ce qu'il voulait. Pourtant, cette classe à demi enterrée du C.P.A n'avait rien d'attirant et sentait vraiment la moisissure. On y travaillait pourtant, loin encore des bruits de la guerre, qui cependant était bien présente dans les journaux et même dans nos devoirs d'écoliers. Je me souviens de l'une de mes premières « rédactions » à l'E.P.S. Le sujet portait sur un fait de guerre, réel ou imaginaire. J'avais choisi le thème du sous-marin allemand coulé par un de nos redoutables navires, le « Richelieu » pour le moins, sinon le « Dunkerque ». Nous connaissions tout de ces bateaux et de ce fameux « Colbert » à « 85 km à l'heure dans les vagues » comme l'indiquait la légende d'une magnifique photo en couleur, où volaient des poussières d'embruns comme on en rêve.

L'occupation allemande.

Les Allemands arrivent à Douarnenez le 20 juin 1940. Les locaux de l'E.P.S., sans doute trop vétustes, ne les intéressent pas. Ils occupent l'école neuve de Ploaré et les hôtels de Tréboul. Si bien que la rentrée d'octobre 1940 se déroule normalement pour nous. En apparence du moins...

A notre emploi du temps figurent des heures obligatoires d'atelier : fer ou bois. Le père COAT, par ailleurs artiste peintre réputé, nous distribue les plans cotés des pièces à réaliser. Certains d'entre nous, comme DOUERIN de Locronan, sont capables de réaliser de petits chefs - d'œuvre qui font l'admiration et l'envie des plus maladroits.

Mais ce sont les apparences. En réalité, l'Occupation pèse lourdement sur les structures des établissements scolaires qui vont peu à peu se modifier. Nous avons déjà des réfugiés du Nord. Puis arrivent les réfugiés de la région brestoïse. Ils s'appellent MARC, KERJEAN, CREACH, LEOST, DE VINOGRADOV, ROMANOV... Ce dernier périt en 1944 dans le drame de l'abri Sadi Carnot à Brest. Il y était retourné, pendant les grandes vacances, pour son malheur... Que sont devenus tous les autres ? On dit que VINOGRADOV serait devenu un grand chef d'orchestre... Mais, Renée BLAISE, la première fille, parmi tous ces garçons, où est-elle aujourd'hui ?

L'E.P.S. connaissait un frémissement perceptible chez les grands de 3ème en particulier. Un certain PELLAY de Pont Croix nous impressionnait beaucoup. Des garçons comme André TREVIDIC, Jean GOURRET, Jos MONTFORT, Albert BARBE, Manu PRIGENT, Raymond GENET, Jean RIOU, qui étaient de quelques années nos aînés, avaient cet air déterminé de ceux qui attendent le moment propice pour agir. Les prend-on au sérieux dans le contexte scolaire où ils évoluent ? ... En août 1944, pourtant, ils seront dans les combats de la Libération dans les rues de Douarnenez, à Lesven, sur les pentes du Ménez-Hom, dans la presqu'île de Crozon et sur le front de Lorient. André TREVIDIC y laissera la vie, un bel après-midi du 26 août 1944 ...

Mais avant ces épreuves du combat au grand jour, bien des drames se seront joués autour des murs gris de l'E.P.S. L'un après l'autre nos professeurs disparaissent. Bernard LECHAUSSEE, par ailleurs remarquable basketteur, arrive un matin devant le portail. Quelqu'un l'attend. Ils échangent quelques mots. Le prof fait demi-tour. On ne l'a plus jamais revu parmi nous. Pierre FEUARDENT nous quitte à son tour. Pas d'explication. Le prof d'anglais LEROUX, dont on disait qu'il avait défendu, avec sa section, le dernier pont de la Loire en juin 1940, disparaît aussi. Tous, nous confie-t-on, sont recherchés par la police allemande et passent dans la clandestinité.

Un jour, nous voyons arriver deux vieillards chenus, profs à la retraite, désignés pour combler les absences. Mr AUFFRET et Mr RIOU ont fait ce qu'ils ont pu pendant quelques mois. Mais vite épuisés ils sont repartis. Même Mr BIENFAIT a pris en main quelques cours et je me souviens de son explication de texte du poème « Les conquérants », de José Maria de Hérédia. Il semblait fasciné par l'évocation de l'or « que Cipango mûrit dans ses mines lointaines »...

Pour nous ce fut un choc, qui sans aucun doute pour nos esprits enfantins, révélait une avidité inconnue : aucun d'entre nous n'avait jamais vu d'or mais le regard visionnaire de Mr BIENFAIT nous en exprimait la valeur dans cette étrange hallucination qui s'était emparée de lui. Etrange personnage ...

Plus prosaïque, M. RUNGOAT cherchait à recruter pour les Eclaireurs de France. Sorties, camps en plein air, grands jeux, jeux de piste... C'est comme cela que nous avons fourni à René VAULTIER, de la patrouille des Eclaireurs de Quimper, le plan de positionnement de toutes les batteries allemandes des environs. Les Eclaireurs chantaient en marchant, mais ils n'avaient pas les yeux dans les poches. Un jour est arrivé un nouveau directeur, M. MORICE, dit « Le Job »...

Jean-François Le Goff

Et puis il y a eu ce drame qui nous a tous marqués et dont la trace reste en chacun de nous comme une profonde cicatrice, avec ce regret immense, inconsolable, de n'avoir rien pu faire.

Le 4 mai 1944 la Gestapo vient se saisir, en pleine classe, de notre camarade Jean-François LE GOFF de Confort. Son père est impliqué dans une histoire de Résistance. Les Allemands l'ont emmené, il a 16 ans, c'est un enfant comme nous... Il ne reviendra plus jamais. Là-bas en Allemagne, au camp de

Mathausen

un jour, un scribe indifférent mettra une croix derrière le nom de Jean-François. Avec une date: 19 janvier 1945.

Cela, on ne l'oublie jamais, on ne le pardonne jamais. Une plaque commémore cette tragédie, sur le mur gris qui donne sur ce qui était notre cour de récréation.

A partir de ce jour de mai 1944 rien n'a plus été pareil. On avait appris la haine. J'ai passé le concours d'entrée à l'Ecole Normale le 6 juin 1944 dans des circonstances tumultueuses. C'était le jour du débarquement en Normandie, le jour J...

Pour moi, l'EPS c'était fini. J'y avais passé 5 ans de ma vie d'écolier dans les circonstances les plus dramatiques que le pays ait jamais connues. Les murs sont toujours là aujourd'hui. Ils abritent des activités artistiques nombreuses et diverses et reçoivent d'autres élèves, pour d'autres motivations.

Mais les souvenirs imprègnent cet espace où s'est forgé tant bien que mal le destin de bien des Douarnenistes et de ceux que les événements imprévus de l'histoire compliquée des Hommes ont pu conduire jusqu'ici.

Et sur un mur, cette plaque de marbre qui pleure à jamais l'impérissable sourire de Jean-François LE GOFF.

Michel MAZEAS
Maire Honoraire de Douarnenez
Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier des Palmes Académiques
Officier du Mérite Maritime

Les rafles

Tout le monde craignait les rafles. Imprévisibles, elles pouvaient vous surprendre n'importe où, à n'importe quel moment...

Les rafles ont lieu parfois la nuit... Les soldats bouclent un quartier et les hommes, sortis de leurs lits, doivent se soumettre aux vérifications d'identité. Un policier compte les personnes présentes dans chaque pièce. Ils sont bien renseignés et leurs souricières sont en général bien tendues.

Pourtant, parfois, par une indiscretion, un renseignement obtenu, quelqu'un est mis au courant :

« Il y aura une rafle cette nuit... »

L'information circule rapidement, mais on ne sait jamais très bien qui elle concerne. Même prévenus, bien des hommes restent malgré tout chez eux. Ils sont la dernière protection pour leurs femmes et leurs enfants en cas de coup dur. Ils se disent aussi que s'ils ne sont pas là, une famille est un otage terriblement efficace. C'est le plus pernicieux des pièges que la gestapo sait parfaitement jouer....

Certaines rafles prennent volontairement des aspects spectaculaires pour mettre en condition toute une population que l'on soupçonne d'être complice des « terroristes ».

Après avoir arrêté, le 3 mai 1944 Jean LE GOFF, boulanger-cafetier à Confort—lequel donnait asile à un groupe de résistants— les Allemands viennent le lendemain, pendant les heures de cours, saisir son fils Jean-François, âgé de 16 ans, interne au collège moderne de Douarnenez .

Ils seront tous deux portés disparus: le fils à Mauthausen et le père à Neuengamme.



Hommage à la mère de Jean-François LE GOFF

Obsèques de Philomène LE GOFF

Née SAVINA

Confort le 6 février 2001.

Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour accompagner une dernière fois en ce monde Philomène SAVINA, Madame LE GOFF, qui, jusqu'au bout de ses 91 années parmi nous, a mérité notre respect et notre affection, qu'elle conservera par-delà le temps.

Si je suis là cet après-midi, grâce à l'obligeance de M. Le Recteur, c'est pour exaucer l'un des vœux les plus chers de celle qui vient de nous quitter. Elle souhaitait que quelqu'un vienne accomplir ici le devoir de mémoire auquel elle tenait beaucoup. Elle m'a choisi pour cela et c'est un grand honneur, croyez-le. A la demande de la famille, je suis venu dire le lien tragique qui nous reliait au-delà de la mort, depuis près de 60 ans déjà. Car les départs définitifs, la cruelle séparation du trépas, n'effacent pas les souvenirs, ne doivent pas les effacer.

On le dit parfois, avec le poète :

« Nos cœurs sont des cimetières
Où l'amour et la prière
Gardent nos plus chers amis
Et les protègent de l'oubli.
Ils y viennent pour nous dire
Leurs joies, leurs peines, le temps des rires...
Et rappeler à nos mémoires
Que rien n'est pire que le noir
de l'oubli... ».

Et Philomène n'a jamais oublié ce que je suis venu vous rappeler ici, comme elle l'a souhaité. Nous sommes des gens simples, nous croyons à des valeurs profondes, à des valeurs communes que nous partageons, à l'idéal d'une meilleure condition humaine. L'Eglise a fait du Christ ce symbole dont l'image de fraternité a traversé les siècles jusqu'à nous et fait encore rêver les hommes.

Nous sommes des gens simples, mais il y a pour nous un moment où nous ne pouvons pas simplement nous taire parce que la mort est passée.

Il ne faut pas que, seule, Philomène emporte avec elle le souvenir de son fils Jean et de Guillaume, son mari.

C'est ce qu'elle m'a demandé de dire et que je vais dire pour elle.

Jean et moi, nous avions seize ans quand les hommes noirs de la Gestapo sont venus pour le prendre. Nous étions en classe et nous n'avons rien pu faire, d'abord parce que personne n'avait compris ce qui se passait, ensuite parce que nous n'avions aucun moyen d'intervenir.

Philomène, non plus, n'a rien pu faire. Les Allemands ont brûlé sa maison et emmené son mari et son fils. C'était au mois de mai 1944, le mois de Marie, comme on le pratiquait encore.

Ils ne reviendront plus jamais, Guillaume, le père, mort au camp de Neuengamme, Jean, le fils, mort au camp de Mauthausen.

Philomène voulait que cela soit dit ici, auprès de son cercueil, pour que chacun de nous reprenne le flambeau de la mémoire, pour qu'il n'y ait pas d'oubli afin que nous puissions dire et redire avec conviction :

« plus jamais ça ! ». Pour que chacun puisse aller à l'ombre quand il fait chaud, au soleil quand il a froid.

Par quelles souffrances peut passer une femme qui voit partir son garçon pour un destin funeste comme on pouvait l'imaginer en 1944... Et puis l'attente du retour improbable dont uniquement le temps qui passe, si long, si long, apportera seul la réponse. Et puis plus tard, imaginer, chaque nuit, la souffrance dans l'horreur des camps de concentration, les brutalités, la mort solitaire, après la déchéance physique que des photos nous ont fait voir.

Non, on ne peut oublier. Peut-on même pardonner ? A cette question que peut répondre le cœur d'une mère, le cœur d'une épouse ? Qu'est-ce le pardon ?

Quel lourd fardeau Philomène a porté, quel courage pour continuer à vivre, à vendre le pain, ce pain qui est l'image même de la fraternité et du partage, le symbole de la vie, que des monstres à visage humain ont refusé à Guillaume et à Jean dans leur détresse.

Jean, qui n'aura pas eu le temps d'avoir de rides et dont les traits, pour nous, resteront toujours juvéniles.

Jean, dont tu voulais qu'on parle quand toi Philomène tu ne serais plus là. Jean et Guillaume séparés dans la mort, mais unis dans ton cœur.

Jean, dont une plaque de marbre, sur le mur de son ancienne école, pleure à jamais l'impérissable sourire.

Jean, dont toi, la voisine, Marie SOUBEN, malgré tous ses efforts sur son vieux vélo, arrivera trop tard pour te prévenir du danger.

Jean, toi que ta mère revoyait chaque fois qu'elle croisait l'un de tes camarades de classe, les regardant de ses yeux embués de larmes et de chagrin, de ses yeux qui ne t'avaient pas vu devenir un homme.

Jean, mon camarade de classe, nous avons parlé de toi et de ton père comme ta mère l'aurait voulu. Nous avons dit ce qu'elle voulait entendre.

Elle repose maintenant en paix, car on n'emporte pas ses souffrances au-delà du trépas. Et les enfants qui sont ici, les hommes et les femmes, tous ces parents aussi que tu n'as

pas connus, mon cher Jean, tous l'accompagnent de leur affection jusqu'au bout de ce voyage où elle va enfin vous rejoindre toi et ton père.

Mais vous a-t-elle, seulement un jour, véritablement quittés ?

Adieu Philomène, ton vœu est exaucé, tu peux reposer en paix. Tous ceux qui sont ici prolongeront ta mémoire et peut-être qu'alors le monde sera plus charitable à tous ceux qui le peuplent, comme tu l'as toujours si ardemment désiré.

Michel Mazéas
Maire Honoraire
de Douarnenez



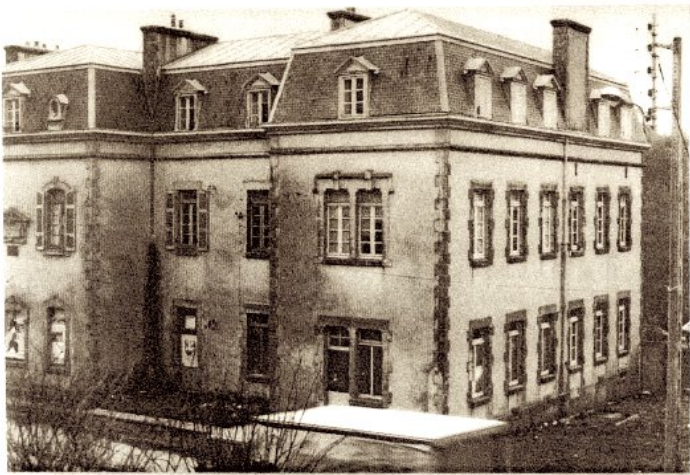
- 1941 -

En haut, à droite, Jean-François LE GOFF
arrêté le 4 mai 1944, mort le 19 janvier 1945.
Près de lui, Jean SCOARNEC, à sa droite.

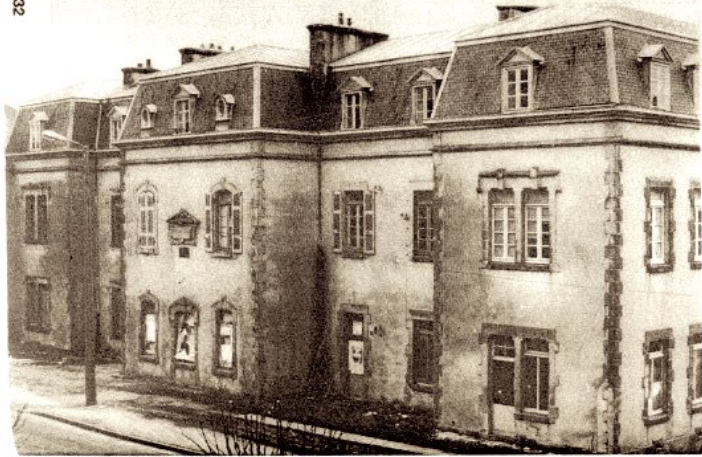


Michel MAZÉAS

Soixante ans ^{en 1941} plus tard, il évoquera
le souvenir de Jean-François LE GOFF
au cours de la cérémonie des obsèques
de sa mère à CONFORT, le 6 février 2001.
Elle avait demandé, avant de mourir,
qu'un camarade de son fils vienne
dire quelques mots auprès de son cercueil,
souhaitant que ce soit Michel MAZÉAS.

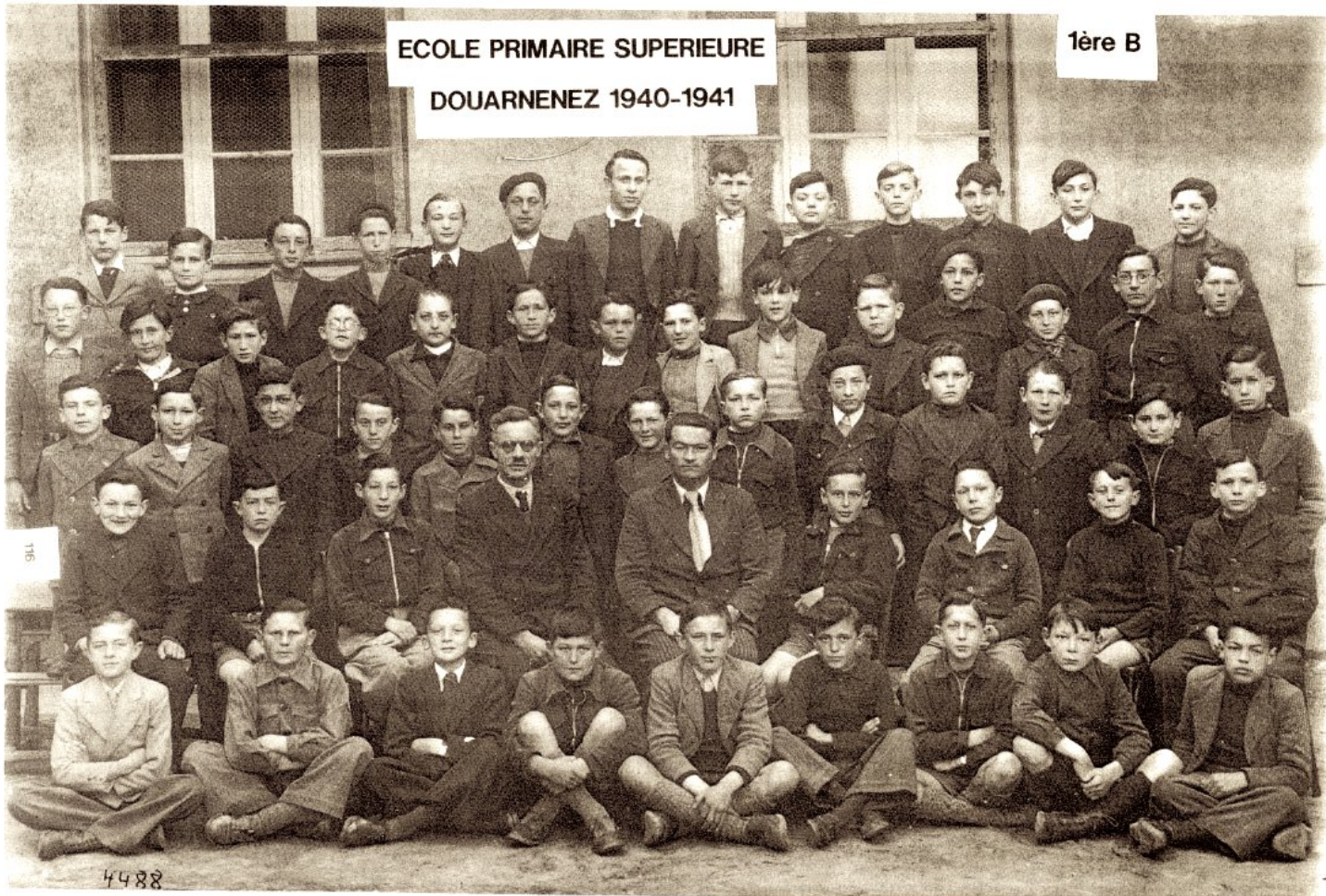


132



ECOLE PRIMAIRE SUPERIEURE
DOUARNENEZ 1940-1941

1ère B



116

4488

Hommage à la mère de Jean-François LE GOFF

Obsèques de Philomène LE GOFF
Née SAVINA
Confort le 6 février 2001.

Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour accompagner une dernière fois en ce monde Philomène SAVINA, Madame LE GOFF, qui, jusqu'au bout de ses 91 années parmi nous, a mérité notre respect et notre affection, qu'elle conservera par-delà le temps.

Si je suis là cet après-midi, grâce à l'obligeance de M. Le Recteur, c'est pour exaucer l'un des vœux les plus chers de celle qui vient de nous quitter. Elle souhaitait que quelqu'un vienne accomplir ici le devoir de mémoire auquel elle tenait beaucoup. Elle m'a choisi pour cela et c'est un grand honneur, croyez-le. A la demande de la famille, je suis venu dire le lien tragique qui nous reliait au-delà de la mort, depuis près de 60 ans déjà. Car les départs définitifs, la cruelle séparation du trépas, n'effacent pas les souvenirs, ne doivent pas les effacer.

On le dit parfois, avec le poète :

« Nos cœurs sont des cimetières
Où l'amour et la prière
Gardent nos plus chers amis
Et les protègent de l'oubli.
Ils y viennent pour nous dire
Leurs joies, leurs peines, le temps des rires...
Et rappeler à nos mémoires
Que rien n'est pire que le noir
de l'oubli... ».

Et Philomène n'a jamais oublié ce que je suis venu vous rappeler ici, comme elle l'a souhaité. Nous sommes des gens simples, nous croyons à des valeurs profondes, à des valeurs communes que nous partageons, à l'idéal d'une meilleure condition humaine. L'Eglise a fait du Christ ce symbole dont l'image de fraternité a traversé les siècles jusqu'à nous et fait encore rêver les hommes.

Nous sommes des gens simples, mais il y a pour nous un moment où nous ne pouvons pas simplement nous taire parce que la mort est passée.

Il ne faut pas que, seule, Philomène emporte avec elle le souvenir de son fils Jean et de Guillaume, son mari.

C'est ce qu'elle m'a demandé de dire et que je vais dire pour elle.

Jean et moi, nous avions seize ans quand les hommes noirs de la Gestapo sont venus pour le prendre. Nous étions en classe et nous n'avons rien pu faire, d'abord parce que personne n'avait compris ce qui se passait, ensuite parce que nous n'avions aucun moyen d'intervenir.

Philomène, non plus, n'a rien pu faire. Les Allemands ont brûlé sa maison et emmené son mari et son fils. C'était au mois de mai 1944, le mois de Marie, comme on le pratiquait encore.

Ils ne reviendront plus jamais, Guillaume, le père, mort au camp de Neuengamme, Jean, le fils, mort au camp de Mauthausen.

Philomène voulait que cela soit dit ici, auprès de son cercueil, pour que chacun de nous reprenne le flambeau de la mémoire, pour qu'il n'y ait pas d'oubli afin que nous puissions dire et redire avec conviction :

« plus jamais ça ! ». Pour que chacun puisse aller à l'ombre quand il fait chaud, au soleil quand il a froid.

Par quelles souffrances peut passer une femme qui voit partir son garçon pour un destin funeste comme on pouvait l'imaginer en 1944... Et puis l'attente du retour improbable dont uniquement le temps qui passe, si long, si long, apportera seul la réponse. Et puis plus tard, imaginer, chaque nuit, la souffrance dans l'horreur des camps de concentration, les brutalités, la mort solitaire, après la déchéance physique que des photos nous ont fait voir.

Non, on ne peut oublier. Peut-on même pardonner ? A cette question que peut répondre le cœur d'une mère, le cœur d'une épouse ? Qu'est-ce le pardon ?

Quel lourd fardeau Philomène a porté, quel courage pour continuer à vivre, à vendre le pain, ce pain qui est l'image même de la fraternité et du partage, le symbole de la vie, que des monstres à visage humain ont refusé à Guillaume et à Jean dans leur détresse.

Jean, qui n'aura pas eu le temps d'avoir de rides et dont les traits, pour nous, resteront toujours juvéniles.

Jean, dont tu voulais qu'on parle quand toi Philomène tu ne serais plus là. Jean et Guillaume séparés dans la mort, mais unis dans ton cœur.

Jean, dont une plaque de marbre, sur le mur de son ancienne école, pleure à jamais l'impérissable sourire.

Jean, dont toi, la voisine, Marie SOUBEN, malgré tous ses efforts sur son vieux vélo, arrivera trop tard pour te prévenir du danger.

Jean, toi que ta mère revoyait chaque fois qu'elle croisait l'un de tes camarades de classe, les regardant de ses yeux embués de larmes et de chagrin, de ses yeux qui ne t'avaient pas vu devenir un homme.

Jean, mon camarade de classe, nous avons parlé de toi et de ton père comme ta mère l'aurait voulu. Nous avons dit ce qu'elle voulait entendre.

Elle repose maintenant en paix, car on n'emporte pas ses souffrances au-delà du trépas. Et les enfants qui sont ici, les hommes et les femmes, tous ces parents aussi que tu n'as

pas connus, mon cher Jean, tous l'accompagnent de leur affection jusqu'au bout de ce voyage où elle va enfin vous rejoindre toi et ton père.

Mais vous a-t-elle, seulement un jour, véritablement quittés ?

Adieu Philomène, ton vœu est exaucé, tu peux reposer en paix. Tous ceux qui sont ici prolongeront ta mémoire et peut-être qu'alors le monde sera plus charitable à tous ceux qui le peuplent, comme tu l'as toujours si ardemment désiré.

Michel Mazéas
Maire Honoraire
de Douarnenez

DOUARNENEZ SE SOUVIENT...
AUSCHWITS
LE VOYAGE SANS RETOUR

Vers 1942, à TREBOUL, 2 rue Listrouarn, habitait un petit garçon de dix ans, Jean Michel.

Il avait gardé sur le visage cette candeur de la petite enfance qui donne des garçonnets adorables. Il ne laissait personne indifférent. Il vivait là avec son père Jacques HERVE doux peintre de nos paysages et sa mère, Jeanne.

Il fréquentait l'école Saint Jean qui protégeait ce petit Israélite...

Bien des gens du voisinage avaient proposé au couple d'héberger le petit, de le cacher au besoin, car Jeanne était née GEISMAR. Ils portaient l'étoile jaune des Juifs. Ils ne voulaient pas être séparés.

Un jour, les Allemands les ont emmenés, tous les trois. Personnes n'a rien pu faire...

Au milieu des colonnes d'enfants et des monceaux de cadavres que la télévision nous a montrés pour le cinquantième anniversaire de la libération du camps d'AUSCHWITZ, vous n'avez pas pu apercevoir le petit Jean-Michel, même anonyme, même méconnaissable, car il était déjà mort, bien avant, un an presque, dans une chambre à gaz, le 8 février 1944, avec sa mère. Il n'avait pas encore douze ans. Elle aurait eu trente neuf ans le mois suivant...

Entre TREBOUL et AUSCHWITZ, rien ne leur avait été épargné. Là-bas tous les deux, ils auront pris la file de droite Jacques, le père, était déjà mort à Drancy. Ils ne devaient plus jamais se revoir. L'horreur...

Malgré le temps passé, la rage et la révolte hantent encore les souvenirs avec lesquels pourtant il faut vivre. Peut-on parler de pardon en termes ordinaires, même cinquante ans après ? C'est difficile, un peu comme une trahison...

Jacob KROUTO avait 60 en 1942, son épouse Eugénie MASS 56 ans, quand les Allemands sont venus les arrêter au 12 de la rue Laennec (aujourd'hui rue Eugène Kérivel). Nés à ODESSA, ils s'étaient « réfugiés » à DOUARNENEZ. Pauvre « refuge »...

Leur acte de décès commun porte ces mots terribles : « ...Ils ont été internés à DRANCY puis dirigés sur le camp d'AUSCHWITZ ou, en tant qu'israélites, âgés de plus de cinquante cinq ans, ils ont été exterminés dès leur arrivée. »

Il n'y a pas de date précise mais une recommandation notifiée officiellement le 29 décembre 1947 :

« ... mention en sera faite en marge de l'acte, le plus rapproché par sa date, du 9 novembre 1942. »

On peut mourir ainsi, approximativement.

On peut disparaître ainsi du monde des vivants.

Mais pas de nos mémoires

Plus tard, lorsque les témoins auront emporté leur témoignage au-delà du grand repos, il restera ces registres que d'autres viendront feuilleter pour y découvrir la trace de Jacob et Eugénie, de Jacques et Jeanne, du petit Jean-Michel qui n'avait pas douze ans, comme son petit camarade, Pierre-Yves KERVAREC, sauvagement abattu au JUCH, quelques mois plus tard, par les porteurs de la même haine.

Alors, ne me demandez pas, pourquoi, le monde de l'enfance reste si important pour moi.

*Michel Mazeas
Maire Honoraire de Douarnenez*